

**Providence**

J'en ai ma claque sévère. Je me sens si sale, si mal à l'aise. Les odeurs ont envahi la ville. La sueur et la crasse dans les sous-sols, l'obscurité et la peur dans les rues, le stress et la folie au lieu de travail. Tout ça cogne affreusement, se mélange dans une crasse d'enfer qui colle à la peau. Les fleuristes ne vendent plus rien, plus personne ne nettoie les caniveaux, les airs sont gravement pollués. Et je crois que je suis le seul à m'en rendre compte. Je ne rêve que de ma campagne d'enfance, elle était belle et naïve. Impossible de me souvenir pourquoi je l'ai quitté. Camille me dit que c'est elle qui a disparue, que les choses changent et que l'on doit faire avec. Mais je ne peux pas, je suis agressé de toutes parts, mon cerveau est asphyxié, il ne peut plus ressentir toutes ces odeurs autour de moi.

Je réussis à convaincre Camille, elle seule pouvait me comprendre. Elle m'endort à l'aide de quelques cachets et me découpe le nez. Je me sens maintenant beaucoup mieux. L'air n'est plus qu'une substance pour mes poumons et non pour mon âme. Je sais qu'elle souffre désormais d'avoir un mari défiguré, mais elle saura s'y habituer par amour. Après avoir fait ça pour moi, je l'aime encore plus. Ses cheveux blonds au coin de ses lèvres, le goût de ses doigts que je mordille, la fragilité de ses joues et le doux son de sa voix... Ce n'est plus qu'elle que je respire.

Seulement, le monde ne s'est pas arrangé. La ville est encore plus étouffante, les odeurs ont pris forme et lamentent les saveurs. Tous les repas que je prends me semblent infects et sans vie, se ressemblant tous. Il n'y a plus de véritable restaurant, ils ont été remplacés par les supermarchés et les fast-foods. Ce nouveau siècle a mangé nos sens, il faut aller vite vite vite vite en se contentant de paté pour chien. Mais je n'arrive pas à me corrompre. Ma langue n'est plus qu'un bout de chair acide et mon corps rejete ce que Camille me fait avaler de force. Je lui supplie de m'arracher la langue. Cette fois-ci elle refuse, me dit que je vais trop loin, que je ne pense qu'à moi. Comment ferais-je pour l'embrasser et lui dire je t'aime ? Je lui répond que notre amour saura s'en passer et lui gueule à la face combien elle manque d'empathie. Elle pleure beaucoup et s'en va en claquant sauvagement la porte.

Tant pis, je le fais moi-même. Très douloureusement, ma langue ne s'arrache qu'après avoir fait pleurer mon corps du tiers de son sang. Camille est revenue mais me regarde maintenant avec moins d'amour. Je ne lui en veux pas. Elle a besoin de temps et elle me rejoindra bientôt dans les espaces froids de mes sens. Sinon, je survivrais pas mal. J'ingurgite des bouillies insipides. Je sors de moins en moins, ou bien je recroqueville les épaules et la ville ne fait que glisser sur moi. Le monde semble ne plus vouloir m'étrangler.

J'ai tort. Muet, défiguré, je ne peux poursuivre mon travail et suis limogé. Je les emmerde tous, ils croient que j'ai besoin d'eux ? Le monde les bouffera avant moi car ils lui ouvrent leur coeur avec un grand sourire, moi les regarderai périr. Je prends mon temps avant de rentrer, par crainte d'apprendre mon renvoi à ma femme. Les rues, de nouveau : les gens me fuient, la poussière les enveloppe, des ondes insalubres nous traversent et nous séparent. De la variété immonde gueule dans les hauts-parleurs du parking, les klaxons hurlent, les enfants pleurent, les faces sont ravagées par la haine. J'en plie les genoux, seule Camille pourrait encore me faire vivre. La perte de mon travail est peut-être une bonne chose, mes jours entiers m'aideront à récupérer son amour.

Je retrouve son cadavre égorgé dans la cuisine, la lame encore chaude dans sa main. La vérité m'explose à la face, je l'ai tuée par mon égoïsme et ma paranoïa. Je ne voyais qu'un monde infect alors que toute sa beauté pouvait se répandre par un seul baiser de Camille, le comprendre me noie sous une cascade de regrets. Son enterrement se fait en très petit comité. Les gens n'osent me toucher, brûlés par la douleur infinie qu'est devenue mon aura. Le prêtre fait hurler sa bible de la peine des jeunes veufs pendant que le cercueil descend lentement au fond du sol. Cette image m'irradie les yeux et toute ma vision du monde croule sous sa fatalité. Ne pouvant en supporter davantage, je fuis en courant, m'enferme chez moi, attrape un tournevis et clot à jamais le large volet de ma perception, de deux coups secs au fond des iris.

Des jours et des semaines sont passés. L'on dit que le temps guérit toute blessure, c'est pour moi encore un mensonge. Seuls mes yeux ont séchés, réduits à deux fruits secs et étanches. Je parviens à sortir un peu de chez moi, retrouve le chemin de la médiathèque de mon adolescence. Ne me reste-t-il pas du monde que sa musique ? La pochette de certains cds sont écrits en braille. J'en prends un au hasard, ou plutôt lui me choisit, je déchiffre son nom : Sonic Youth, Daydream Nation. La huitième piste s'appelle Providence et fait vibrer mon sang comme jamais. Deux vagues de bruit dense et abîmé emmurent l'espace sonore tandis, qu'au loin, un piano résonnant comme dans un hall de gare égrène des notes simples et sublimes. Une voix désabusée éclate à travers un vieux talkie-walkie, un message semblable à l'annonce de la fin d'un monde. Les vagues de bruits augmentent jusqu'à leur paroxysme, anihilant tout le reste. Tout un pan de la vie s'ouvre alors à moi, la musique est aussi faite d'images et d'odeurs, perforant des vallées obscures de la perception, ouvrant des ciels d'airs purs me faisant réellement respirer pour la première fois. Providence est mon déclic, à passer mes journées le casque aux oreilles, le volume toujours plus fort. Mes tympans en sont à saigner. Je développe des acouphènes aïgues et interrompues, mais elles ne savent m'arrêter.

À chaque extrême ses limites. Bien trop de temps à pomper la musique comme sang et air. Ma surdité grandit et devient totale. Je tombe ainsi dans le dernier des abîmes. J'ai cru pouvoir revivre mais le monde m'a de nouveau atteint et cette fois achevé. C'est pourtant l'oubli, l'oubli de moi de lui d'elle de la moindre des beautés et surtout celui de l'espoir. J'en suis réduit à de la peau, quel sort pire ? Mais moi qui ne voulait plus rien ressentir, cette peau s'enflamme vers la moindre poussière de vie. Et je sens qu'on me touche, me déplace, me met dans des draps et s'occupe un peu de moi. Ainsi voilà l'abjection : l'on m'a retrouvé et fait interner dans un hôpital. Les salauds. Ils m'empêcheront d'en finir totalement. Condamné, sûr, condamné à souffrir de toute absence jusqu'à ma lointaine fin. Rapidement, mes pensées se réduisent, ne sont plus qu'attente et peur. Peur du carrelage infini, des draps froids, des machines infernales, des murs construits de vide et des visages taillés dans le mépris. Je ne suis plus un homme mais un lambeau dont personne n'entend les cris...

Laura sait que cette chambre était interdite pour les jeunes stagiaires mais sa curiosité est trop forte. Elle ouvre doucement la porte et se glisse dans la pièce nue de toute décoration. Elle s'approche du lit et voit un homme au corps flasque et au visage mutilé. Elle comprend ainsi que la légende qui entoure ce patient est vraie. Privé de tous ses sens, si ce n'est de sa mémoire habitée par la mort de sa femme et son toucher dont il veut se soustraire, il n'est qu'une présence fantomatique et lointaine. Elle s'approche de lui et refuse de le regarder avec pitié ou empathie. Elle hésite puis touche le bras de l'homme de sa paume douce et fraîche. Il semble sortir de sa torpeur mais se retire violemment pour se recroqueviller dans son lit. Laura n'abandonne pas, fait planer doucement ses doigts vers le poing fermé et le caresse longtemps. Il finit par ouvrir sa main et accueille celle de la jeune fille, telle une providence. Elle est alors sûre de voir les lèvres décharnées de l'homme se tendre vers un sourire.